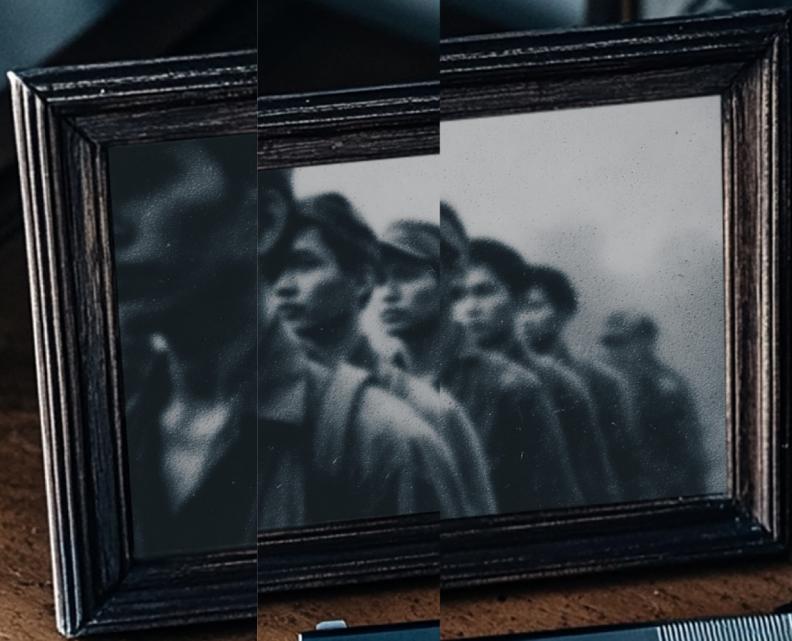


**Une main  
vers le ciel**

**JEAN-CHRISTOPHE BOCCOU**





Une main vers le ciel

## Du même auteur

*Mare nostrum*

prix de la nouvelle du festival Quais du Polar, 2025

*La Somme de toutes nos larmes*

2023, HarperCollins

*La Vierge jurée*

2021, Les Nouveaux Auteurs

JEAN-CHRISTOPHE BOCCOU

# Une main vers le ciel

LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-38553-308-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Élisabeth*



*Les doctrines changent, les mains aussi, mais il y a toujours  
une lame, et une gorge coupable à trancher – au nom de la  
justice, au nom de la sauvegarde du régime, au nom du nom.*

*Rithy Panh*



# PREMIÈRE ÉPOQUE



## 9

C'est bien la première fois que tu vois sourire ton oncle. Tu te dis que tu n'as pas raté grand-chose, vu les trois chicots pourris qui se baladent dans sa bouche. Mais aujourd'hui, quelque chose a changé. Il te donne même ta matinée. « Pour quoi faire ? » lui demandes-tu, un peu étonné. Il fait mine de lever la main sur toi comme s'il allait te gifler, mais il se contente de rajuster ses lunettes sur son nez et te chasse de l'épicerie. « Les Américains ont plié bagage. Ça veut dire que la guerre est finie ! Prends-toi un Dr Pepper et va te promener en ville, tu l'as bien mérité. »

Tu hoches la tête en attrapant une canette de soda dans l'armoire réfrigérée. La guerre est finie ? Tu n'y crois pas beaucoup.

Tu n'y crois pas du tout.

La nuit dernière, tout Phnom Penh a de nouveau tremblé sous les coups de boutoir de l'armée khmère rouge qui pilonne au hasard, à raison de deux cent cinquante roquettes par semaine.

Des mois que ça dure. Des mois que tu ne dors plus que d'un œil.

Plus personne ne dort, de toute façon. Plus personne ne rêve non plus. Ton oncle est bien un des seuls Cambodgiens qui affichent encore un peu d'optimisme, même s'il garde toujours son vieux Colt M1911 caché sous son oreiller. L'arme ne fonctionne plus depuis des lustres, mais la savoir à portée de main le rassure un peu.

« Tu as vu ça, Khieu ? Lon Nol s'est enfui comme un rat ! Soi-disant que monsieur le maréchal-président doit aller se faire soigner à Hawaï. Mais qu'il y reste dans son île, ce traître. C'est lui qui nous a vendus aux Américains ! Bon sang, et dire qu'on était un pays neutre et indépendant. Je suis d'accord avec le prince Sihanouk, il nous faut un nouveau gouvernement. Et ces Khmers rouges n'ont pas l'air si terribles que ça, après tout. »

Toi, tu ne dis rien. Tu sais que les choses ne sont pas si simples et que cette armée révolutionnaire s'est levée dans les campagnes. Dans les campagnes et *pas* dans les villes. Et aujourd'hui, les maquisards communistes qui vous bombardent depuis des semaines sont aux portes de Phnom Penh. Les *Khmers rouges*, comme les a surnommés Norodom Sihanouk.

Tu pourrais aussi rappeler à ton oncle que tu es le seul de vous deux à savoir lire, et que c'est toi qui lui donnes des nouvelles du monde, quand tu lui fais la lecture des journaux français que tu ramènes parfois du lycée. Le marxisme est à la mode dans le Tout-Paris de 1975, et personne ne semble faire grand cas de ces révolutionnaires communistes cambodgiens. Les Occidentaux sont à des milliers de kilomètres de votre réalité qui se disloque chaque jour un peu plus sous les tirs de mortiers.

Mais tu l'aimes ton vieil oncle, tu ne veux pas lui faire de peine. Alors tu te tais.

Et puis, si tu sais lire et écrire, c'est bien grâce à lui. Il t'a recueilli après l'accident de car qui a coûté la vie à tes parents dans la province de Battambang. Tu n'avais que cinq ans, à l'époque. Il t'a offert son temps, il t'a offert sa vie.

Après le collège, il t'a inscrit au lycée français René-Descartes pour que tu y reçoives la meilleure éducation possible. Il veut que tu deviennes quelqu'un. Quelqu'un d'important. Peut-être un professeur de français ? Quand il t'en parle, tu penses à

Baudelaire, Flaubert, ou encore Maupassant que tu essaies en vain d'imiter en noircissant des pages le soir dans ta chambre. Ton oncle t'a déjà surpris en train d'écrire à la lumière d'une bougie. Il a refermé la porte en hochant fièrement la tête. Il ne comprendra jamais le sens des mots que tu griffonnes, mais ça suffit à son bonheur.

Tu es son unique projet.

C'est pour ça qu'il ferme le magasin tous les jours entre seize heures et dix-sept heures. Les clients ne râlent plus depuis longtemps, ils savent que c'est le moment le plus important de sa journée. Il s'arrête dans une boulangerie près de l'ambassade américaine et il se poste devant la grille du lycée, en serrant contre lui un sachet rempli de tes gâteaux préférés. Tu voudrais lui dire que tu n'es plus un enfant et que tu en as assez que tes camarades de classe se moquent de toi quand il vient te chercher au lycée.

Mais, comme chaque fois, tu t'empresses de traverser la rue et tu joins les mains vers lui en souriant. Tu l'aimes, ce vieux bigleux édenté qui agite son sac en papier sous ton nez. Tu l'aimes comme un père.



Tu traînes sur le boulevard Monivong en sirotant ton soda. Malgré la guerre à vos portes, les étals des marchands sont encore garnis de poissons fumés et de brochettes de viande grésillant dans la moiteur des premières heures de la matinée. Les effluves de gingembre et de coco te chatouillent les narines et puis se dispersent dans l'air sous la coupole dorée du marché central. L'endroit grouille de monde, comme tous les jours, mais tu peux percevoir un sentiment de crainte se mêler à l'insouciance habituelle, comme une brise légère présage un ouragan.

Dans les travées étroites, tout s'achète et tout se vend. Vélocipédistes, cigarettes, faux certificats de scolarité pour lycéens cherchant à se faire exempter du service militaire. Un marchand ambulant installé à même le sol te hèle entre deux étals. Lui, il fourgue des visas de sortie. Tu lui fais signe que tu n'es pas intéressé par ces imitations qui s'arrachent au marché noir pour un million de riels. Que ferais-tu d'un visa de toute façon ? Tu n'as que seize ans, presque dix-sept. D'ailleurs demain, c'est ton anniversaire.

\*

Les parfums capiteux exhalés sous le dôme te font tourner la tête, alors tu t'éloignes du marché et tu flânes jusqu'à ce parc

où s'agglutinent les réfugiés. Ils arrivent en ville par milliers ces derniers jours. Se sentent-ils plus en sécurité ici, loin de leurs campagnes assiégées par les Khmers rouges ? Ils sont calmes et sereins, de cette quiétude qui illumine les visages du peuple cambodgien depuis la nuit des temps. Tu te dis qu'un Occidental pourrait y voir une forme de servitude. Cette attitude t'agace un peu toi aussi, comme le sourire qu'affichait ton oncle tout à l'heure, quand il s'en est encore pris au président Lon Nol.

Parfois tu l'entends râler depuis ta chambre à l'étage de l'épicerie, quand il s'enflamme auprès de ses clients. « S'il faut se soumettre à l'Angkar et à ces Khmers rouges pour faire revenir le prince Sihanouk, alors va pour l'Angkar ! »

Angkar padevat – Organisation révolutionnaire. Personne ne sait rien des dirigeants de ce nouveau parti communiste ni de leurs intentions. Personne ne sait vraiment de quoi il s'agit, en fait. Tu laisses ton oncle radoter dans son coin pendant que tu sers les clients. Tu ne l'entends même plus quand il chante les louanges de ces combattants khmers soutenus par le prince, mais tu sens qu'un doute indicible étire le vieil homme. Il n'est pas vraiment convaincu par les dirigeants de l'Angkar, dont on raconte qu'ils ont été formés dans des universités françaises avant de rentrer au pays et de prendre le maquis pour fomenter la révolte.

\*

Tes pensées t'ont mené jusqu'aux abords du fleuve où tu fumes ta dernière cigarette, assis sur une caisse en bois. Ton regard s'abîme par-delà les rives asséchées du Mékong. D'ici huit mois, il grossira jusqu'à atteindre par endroits un kilomètre de large. Où seras-tu dans huit mois ? Tu détournes les yeux des barges de ravitaillement éventrées par les bombes. C'est au pied de ces

épaves que tu te rendais tous les matins pour approvisionner l'épicerie en tirant derrière toi la charrette branlante de ton oncle. C'est terminé tout ça. Les Khmers rouges ont coulé les barges et piégé le fleuve en amont à l'aide de longs câbles métalliques auxquels ils ont accroché des mines flottantes.

Un bourdonnement sourd te fait lever les yeux. Deux hélicoptères d'évacuation américains volent en rang serré en direction du nord-ouest. Peut-être les derniers. Les deux engins disparaissent bientôt dans une épaisse colonne de fumée noire dégueulée par un réservoir d'hydrocarbures pilonné la veille. Tu te dis que si les Américains quittent le pays aussi rapidement, c'est que quelque chose d'autre approche. Un frisson avant la fièvre. Une fièvre écarlate qui pourrait bien tout emporter sur son passage.

Tu écrases le mégot de ta Lucky Strike sous ta sandale, et tu t'en retournes vers le centre-ville.

Demain, c'est le 17 avril 1975.

Demain, tu auras dix-sept ans, et peut-être jamais dix-huit.

## ၆

Tu t'es réveillé tôt ce matin. Tu t'es assis au bord du lit et tu t'es frotté les yeux en te demandant d'où provenaient ces cris dans la rue. Des cris de joie. Et puis tu as réalisé que pour la première fois depuis des mois, tu avais passé une nuit presque paisible, sans ces déflagrations qui te font t'enfoncer la tête dans l'oreiller.

Tu t'habilles à la hâte et tu dévales l'escalier jusqu'à l'arrière-cuisine de l'épicerie. Le magasin est vide, mais tu devines à travers la vitrine une foule compacte massée sur les trottoirs du boulevard Monivong.

Tu sors de la boutique en courant. Sur ta gauche, un char de l'armée régulière avance sur le pavé, le glacis lesté de grappes de civils, adultes et enfants, qui agitent des drapeaux blancs en criant : la guerre est finie !

Tu aperçois ton oncle, un foulard à la main, le visage illuminé de joie et de soulagement.

« Khieu ! C'est terminé, les Américains sont partis ! »

La foule exulte. Toi aussi, tu y croirais presque, mais c'est une tout autre colonne qui apparaît bientôt derrière le char. Des hommes coiffés de casquettes Mao, vêtus de pyjamas noirs usés jusqu'à la corde. Ils portent autour du cou des écharpes à carreaux rouge et blanc et escortent en rangs serrés un convoi de véhicules militaires.

Tu observes, fasciné, la cohorte des forces spéciales khmères rouges faire son entrée en ville. Les visages sont sales, fatigués. Ils jurent avec l'éclat métallique des kalachnikovs qu'ils portent à l'épaule ou brandissent devant eux. Les armes commencent à inquiéter la population. Tu sens monter en toi une envie irrésistible d'en savoir plus. Tu te frayes un chemin à travers la foule malgré les avertissements de ton oncle qui essaie de te retenir par la manche.

Tu veux savoir où vont ces hommes.

Un peu plus loin sur le boulevard, les soldats de l'armée régulière sont descendus du char et déposent les armes au pied des maquisards. Les Khmers rouges observent sans réaction le tas de fusils empilés sur la chaussée. Ils ordonnent aux vaincus de se déshabiller et de leur emboîter le pas. Tu hésites un instant, mais ta curiosité l'emporte sur la prudence. Tu te glisses discrètement dans leur sillage, alors qu'ils se dirigent vers le stade olympique.

Parvenu au pied des gradins de la piste d'athlétisme, tu te faufiles entre les sièges et tu t'allonges de tout ton long pour mieux les observer. Les Khmers font s'agenouiller les soldats vaincus et leur tirent une balle dans la tête. Tu t'enfonces le poing dans la bouche pour t'empêcher de hurler, alors que les corps tombent face contre terre, les uns après les autres. Il faut que tu rentres, il faut que tu préviennes ton oncle. Vous devez fuir, vous devez...

Une douleur cinglante vient d'exploser sous ton crâne.

Tu portes la main à ta nuque, tes doigts sont poisseux de sang.

« Qu'est-ce que tu fous là, toi ? »

Tu restes allongé sur le ventre, pétrifié par la surprise et la violence du coup. Tu bégayes un semblant d'explication, mais le soldat ne t'écoute pas.

« Tu mens, vermine. Tu es un espion. Debout ! »

Tu obéis, les mains sur la tête, et tu ne peux t'empêcher de lâcher un cri quand tu sens le canon de son fusil s'enfoncer dans ton cou.

« Dégage d'ici, et plus vite que ça. Les Américains vont bombarder la ville. On est là pour vous évacuer. »

Tu bafouilles encore.

« Évacuer ? Mais pour aller où ? »

La pression du canon se fait plus forte.

« Ne discute pas avec moi ! Va prévenir ta famille ! Vous devez marcher vers le nord. C'est l'affaire de trois jours au maximum. Maintenant, dégage ! »

Le regard du soldat s'éteint tout à coup, il t'a déjà oublié. Tu tournes les talons sans demander ton reste, mais il se remet à gueuler dans ton dos.

« Une minute, vermine. »

Tu te figes sur place. C'est forcément un cauchemar, comme ceux que tu faisais avant la guerre, quand tu pouvais encore trouver un semblant de sommeil. Le Khmer rouge s'approche jusqu'à te toucher. Il t'attrape par la mâchoire et te dévisage d'un air dégoûté.

« Qu'est-ce que tu as aux yeux ? Ils n'ont pas la même couleur. »

Il y a quelque temps, tu lui aurais ri au nez. Plus personne ne t'embête avec ça depuis l'enfance. Tu pousses un léger soupir avant de lui répondre.

« C'est une anomalie génétique, on appelle ça des yeux vairons. Ce n'est pas grave, camarade, je te le jure. »

Le soldat allume une cigarette et te congédie d'une grimace méprisante.

« Inutile de jurer, vermine. L'Angkar a déjà prévu de corriger les anomalies dans ton genre. »



Le chaos a envahi les rues. Tu croises deux soldats sur une moto. Ils sillonnent le boulevard en zigzaguant entre des grappes d'habitants affolés. Assis à l'arrière de l'engin, un officier khmer aboie dans un mégaphone, un pistolet mitrailleur à la main. Les échos nasillards de sa voix vous hurlent d'évacuer la ville, quand ils ne sont pas couverts par des rafales de fusils automatiques tirées au hasard.

Tu avances pas à pas en rasant les murs des immeubles, et tu rejoins enfin l'épicerie. Tu appelles ton oncle en bas des escaliers. Pour toute réponse, des sanglots étouffés te font te précipiter à l'étage. Il est là, dans sa chambre. Il pleure à genoux, les mains jointes, index appuyés sur le front, comme s'il s'adressait au prince Sihanouk en personne. Il répète sans cesse les mêmes mots à voix basse : « Je n'abandonnerai pas mon magasin, non, jamais... » Tu t'accroupis près de lui et tu l'attrapes par les épaules. Cette épicerie, c'est toute sa vie. C'est aussi toute la tienne.

Le souvenir du Khmer qui t'a agressé au stade te glace encore les sangs.

« Il faut quitter la ville, les Américains vont nous bombarder. Je t'en prie, dépêchons-nous. Un soldat m'a dit qu'il n'y en aurait que pour trois jours. C'est rien, trois jours. Allez, viens. »

Le vieux sèche ses larmes en jurant encore une fois contre le

gouvernement. Tu l'aides à se relever et chacun prépare ses affaires. Des vêtements, un peu de nourriture, de l'eau. Et puis ton oncle glisse dans un petit sac de toile quelques bijoux de famille et une photo de toi enfant. Il rentre dans ta chambre et pose une main sur sa bouche quand il aperçoit ton cou dégoulinant de sang.

« Khieu, mais bon sang ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Tu lui racontes ta mauvaise rencontre au stade olympique pendant qu'il désinfecte ta plaie. Il t'écoute sans broncher avant de se précipiter dans l'autre pièce. Un tiroir claque et il réapparaît aussitôt. Son visage est figé, minéral. Il tient à la main son vieux Colt rouillé.

« Mets-le dans ton sac, je veux que tu le gardes avec toi.

– Tu penses que nous sommes en danger ?

– Si ce que tu dis est vrai, alors ces Khmers rouges ne sont pas là pour nous protéger. »

\*

Quand vous sortez du magasin, le monde s'est disloqué. Un peu plus loin, à l'est du boulevard, une bande de soldats escorte un couple de personnes âgées qu'ils viennent d'évacuer de force en mettant le feu à leur appartement. Leurs visages sont scellés d'une haine froide et déterminée. Quelque chose a changé.

Ton oncle reste planté devant la façade de l'épicerie, il se remplit une dernière fois les yeux de ce commerce qu'il a mis toute sa vie à bâtir. Tu l'entends qui marmonne. « Nous reviendrons bientôt. » Deux soldats khmers s'approchent et braquent leurs armes sur vous. Tu joins les mains vers eux en signe d'apaisement et tu attrapes ton oncle par le bras.

Vous marchez d'un pas pressé sur quelques centaines de mètres, avant de disparaître dans ce fleuve humain qui s'étire à

perte de vue vers la sortie de la ville. Hommes, femmes, enfants. Des familles entières qui n'ont eu que quelques minutes pour ramasser le peu d'affaires qu'elles pouvaient transporter. Certains poussent des charrettes surchargées, d'autres fuient à vélo ou triment sur leurs têtes d'énormes ballots en traînant dans leurs sillages des gamins en pleurs.

La chaleur est insupportable et le soleil encore haut sur l'horizon. Tu mets les mains en visière au moment où vous arrivez en vue de l'hôpital Calmette. Il se passe quelque chose. Des infirmiers s'activent dans tous les sens devant l'entrée des urgences en se faisant hurler dessus par des maquisards. Ils sortent des dizaines de malades sur le trottoir en les transportant sur des chaises, des brancards de fortune, ou des lits à roulette. Un vieillard rampe sur le sol, menacé par un Khmer qui lui enfonce le canon de son arme dans les reins. L'homme n'a plus de jambes.

Tu essaies de t'extirper de la foule en jouant des coudes pour écarter les compressions de chairs résignées qui te bloquent le passage. L'homme t'a vu depuis le trottoir. Il lève une main vers toi, et puis son visage retombe lourdement sur le bitume. Une rafale de kalachnikov vient de lui déchirer la nuque.

Ton oncle t'attrape par le col d'un geste sec et te ramène au beau milieu du cortège des bannis.

« Viens, Khieu. Nous ne pouvons rien faire de plus. »

Fou de rage, tu serres la lanière de ton sac à dos à t'en faire blanchir les phalanges. « Tous ces malades. Et les infirmes ? Ils ne feront pas un kilomètre avec cette chaleur. »

Ton oncle ne répond pas.

Il sait déjà tout ça.



Vous avancez pendant des heures sous un ciel laqué de soufre. Tu te retournes une dernière fois. Les contours de la ville s'effacent au loin dans un halo de poussière écarlate soulevée par votre marche forcée. La colonne d'exilés s'étire aussi loin que porte ton regard. Des groupes armés balisent la route et vous ordonnent de continuer droit devant vous. « C'est l'affaire de trois jours au maximum. » Les mots du soldat khmer au stade olympique bourdonnent encore à tes oreilles.

Il t'a menti.

Ils vous ont menti à tous.

Tu plisses les yeux vers le soleil qui s'effondre un peu plus loin à l'ouest et ombre déjà la cime des palmiers à sucre.

C'est la mort qui vous attend là-bas.

\*

Quand le soir tombe enfin, vous vous écroulez, ivres de fatigue, au milieu d'autres inconnus installés sur le bord de la route. Le ballet des flammes lèche les visages et te rassure un peu, mais un puissant sentiment d'angoisse et d'incompréhension étreint tous les regards. Que vont-ils faire de vous ? Certains ont entendu les soldats parler de camps de rééducation, d'autres de coopératives

de province, d'une société nouvelle prônant le travail et la juste répartition des richesses. Personne ne sait rien, en fait. Tu souris à la famille qui vous a invités à partager sa nourriture.

À la fin du repas, ton oncle t'entraîne au bord du fleuve, à l'écart des conversations. Il sort de sa poche un sachet en plastique qu'il déplie sous tes yeux. Tu l' observes, intrigué, quand il s'accroupit et étale sur une pierre trois petites pyramides enroulées dans des feuilles de bananiers.

« Bon anniversaire, Khieu. Je les ai achetés pour toi hier. Dépêche-toi de les manger. Les nom kôm ne se conservent pas longtemps, tu sais bien. »

Tu voudrais pleurer de reconnaissance et serrer dans tes bras ce vieil homme qui n'a pensé qu'à toi en emportant avec lui tes gâteaux préférés. Mais tes yeux restent secs.

Tu te contentes de saisir un premier berlingot de riz sucré que tu croques à pleines dents.

« Prends-en aussi, mon oncle. C'est peut-être la dernière fois qu'on aura l'occasion d'en manger avant longtemps... », lui dis-tu la bouche pleine. Le vieil homme décline d'un air faussement outré. « Tout est pour toi ! C'est ton anniversaire ! »

\*

La nuit qui s'en vient n'en est pas une. Allongé sur une natte de bambou que t'ont prêtée vos voisins, tu peux sentir l'angoisse de ton peuple suinter dans l'air saturé de poussière, jusqu'à faire taire les bruissements de la nature et le chant des criquets. Personne ne bouge, tout le monde chuchote pour rassurer les enfants épuisés qui ne comprennent pas ce qui leur arrive.

Au matin, vous reprenez la route sous une touffeur écrasante. Le ballet incessant des camions militaires bourdonne à vos oreilles

comme des insectes affolés. Les soldats vous narguent depuis les plateformes. Certains vous insultent, d'autres vous crachent dessus au passage. Une femme enceinte s'écroule à quelques mètres devant toi. Les maquisards la relèvent sans ménagement et l'entraînent dans la forêt voisine. Tu ne la reverras plus.

Après cinq heures de marche, vous parvenez à un check-point. La plupart des exilés attendent leur tour assis à même le sol, certains pendant des heures. Toi, tu restes auprès de ton oncle et tu regardes les gens déballer leurs affaires sur de longues tables en bois.

Les Khmers rouges trient et pillent ce qui les intéresse : montres, bijoux, lunettes de soleil. Chaque habitant est fouillé et questionné avant d'être autorisé à avancer, ou parqué sous une tente dans l'attente d'un « examen » plus approfondi. Ceux qui passent le check-point sans encombre doivent monter à l'arrière de camions bâchés vers une destination inconnue.

Tu aimerais te dire que tout ce cirque n'a pas l'air si méchant.

L'Angkar a peut-être trouvé une solution pour mettre le peuple des villes à l'abri des bombardements américains.

Tu aimerais te dire ça.

Tu aimerais être aussi naïf que ça, ce serait plus simple.

Mais c'est bientôt à votre tour de vous présenter devant la table et de déballer vos affaires.

Et soudain, ton sang se glace.

Le Khmer rouge se contente de relever lentement le nez de sa liste.

Lui aussi, il t'a reconnu.

« Tiens, tiens. L'anomalie... »

Quelles chances avais-tu de croiser à nouveau la route de cet homme ? Tu pourrais penser que c'est une malédiction, mais tu

n'es pas superstitieux. Les soldats autour de lui s'esclaffent, et tu en déduis qu'il leur a probablement raconté votre première rencontre au stade olympique. Tu observes leurs visages à la peau brune, leurs cheveux noirs bouclés, leurs nez épatés qui se retroussent quand ils rient de toi. Quel âge ont-ils ? Treize, quinze ans à peine. L'homme t'ordonne de vider ton sac en te désignant à ses compagnons. Il tire la langue de travers, deux doigts méprisants tendus vers ton regard bicolore.

Puis il aperçoit ton oncle. Lui lance un coup de menton dédaigneux.

« Toi, le vieux, tu caches quelque chose ! Tu m'as tout l'air d'être un espion à la solde des Américains. »

Le vieil homme écarquille les yeux en reculant d'un pas.

« Emparez-vous de lui ! » gueule le Khmer.

Tu te places devant lui, les bras tendus en arrière pour le protéger.

« Laissez-le tranquille, ce n'est qu'un épicier ! »

Le soldat se lève de sa chaise et t'attrape par le col de ton T-shirt.

« Toi, l'anomalie, je ne t'ai rien demandé. Cet homme est un traître.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Il porte des lunettes, on sait ce que ça veut dire. C'est un intellectuel à la solde du gouvernement de Lon Nol. Un traître à l'Angkar ! »

Tu sourirais presque si tout cela n'était pas si pathétique.

« Il porte des lunettes parce qu'il ne voit plus clair. Il ne sait même pas lire.

– Ben voyons. Et tu prétends qu'il tient une épicerie en ville ?

– C'est moi qui fais les comptes à la boutique. »

Mais le Khmer ne t'écoute plus, il s'intéresse à ton sac.

Il l'ouvre. Cherche. Trouve.

Il saisit le Colt par le canon et l'agite sous ton nez d'un air triomphant.

« Des commerçants, hein ? »

Tu voudrais lui répondre calmement, mais le sang te bat les tempes.

Le silence entre vous devient muraille. Une muraille de haine pure qui impluse soudain quand il contourne la table et se rue sur ton oncle. Il lui arrache ses lunettes et les écrase sur le sol d'un coup de pied rageur, puis il se retourne vers toi et te frappe au visage. La puissance du coup te propulse en arrière et te fait retomber sur les fesses, mais tu te redresses aussitôt comme un diable sorti de sa boîte. Cette fois, ça suffit. Tu vas riposter, quoi qu'il se passe ensuite. Quoi que fassent ces jeunes soldats qui vous encerclent en braquant leurs fusils sur vous. Ils n'attendent qu'une seule chose : l'ordre de vous abattre.

C'est alors qu'une voix rugit derrière la troupe agglutinée. Un officier à la stature imposante écarte les hommes en armes et vous désigne du doigt.

« Camarade Vorn, ça suffit ! Si ces deux-là n'ont rien à se reprocher, laisse-les passer. »

Vorn.

Tu viens de mettre un nom sur le visage de ton ennemi. Un nom que tu n'oublieras plus jamais.

Vorn se retourne vers son supérieur.

« Ce sont des espions, camarade Sambaur ! Le jeune cachait une arme dans son sac. »

Le cadre khmer s'approche et s'empare du Colt qu'il examine un instant avant d'éclater de rire.

« Tu t'y connais en pistolets, camarade ? »

Vorn hoche la tête d'un geste agacé. Il ravale sa morgue.

« La culasse est bousillée, cette arme est inutilisable. Je la

réquisitionne pour ma collection personnelle. À présent, laisse partir ces hommes. Nous avons besoin de leurs bras dans les camps. »

L'officier khmer fourre le Colt dans sa ceinture et s'en retourne vers sa tente sans un regard pour vous.

Vorn, lui, bout d'une rage sourde.

« Toi ! aboie-t-il à ton oncle, tu ramasses tes affaires et tu te mets dans la colonne de gauche. Tu partiras avec le prochain convoi. Quant à toi... »

Tu retiens ton souffle. Le vieil épicier te lance un regard résigné et se dirige vers une file d'exilés parqués près d'un camion.

Vorn te dévisage en souriant.

« Toi, tu viens avec moi. »

## ๖

Vorn se rencogne dans sa chaise. Son bureau est envahi de dossiers et de listes de noms barrés en rouge. Il tapote d'un geste agacé la feuille de papier où il a écrit le tien il y a déjà une semaine.

Ton nom et puis rien d'autre.

« Si tu as quelque chose à avouer, il est plus que temps de le faire, l'anomalie. Et si tu continues à garder le silence, sache que je préfère tuer un innocent plutôt que de laisser vivre un coupable. Pour qui travailles-tu ? »

Tu chasses les mouches de ton visage. La moiteur qui règne dans la pièce est insupportable. Vorn, lui, semble ne pas en souffrir. Cela fait sept jours qu'il te convoque tous les matins pour te faire avouer des actes auxquels tu n'entends rien.

Sept jours comme une éternité depuis votre arrivée au camp. Les soldats vous ont fait descendre du camion et vous ont alignés devant l'officier Sambaur, présent lui aussi. Tu étais presque rassuré de revoir cet homme qui vous avait protégés de Vorn au check-point, ton oncle et toi.

Mais il était là pour autre chose : vous présenter celui qui allait désormais régner sur vos vies.

Vorn a fait un pas en avant et vous a jaugés du regard comme si vous n'étiez qu'une nuée de cafards. Sambaur l'a salué d'un

coup de menton, puis il a repris la parole. « L'Angkar me fait l'honneur de me nommer gouverneur de province, afin de veiller à ce que la politique de rééducation des citoyens soit strictement appliquée. Je serai amené à me déplacer régulièrement. J'ai donc choisi le camarade Vorn pour me remplacer au poste de chef de camp. » Le nouvel élu a remercié le gouverneur, puis il s'est adressé à vous d'une voix blanche, désincarnée. Il vous a débité les préceptes et les règles du nouveau régime. « Abandonnez votre mode de vie de citoyens corrompus afin de devenir d'honnêtes travailleurs, productifs et dévoués. L'Angkar veillera sur vous. L'Angkar vous considère comme ses enfants. L'Angkar est votre famille. Quant à ceux qui s'imaginent pouvoir fuir ou trahir la confiance de l'Angkar, qu'ils retiennent bien ceci : À vous garder, aucun profit. À vous perdre, aucune perte. »

Vorn vous a ensuite ordonné de vous déshabiller et de jeter vos vêtements en tas sur le sol. Un jeune soldat s'est approché un jerrycan d'essence à la main. Il les a brûlés sous vos yeux, pendant qu'un autre déposait à vos pieds des pyjamas foncés et des sandales taillées dans de vieux pneus.

« Vous êtes le *peuple nouveau*, s'est écrié le nouveau chef de camp d'une voix soudain empreinte d'un lyrisme hystérique. Un peuple corrompu par le capitalisme et la surconsommation. Mais soyez sans crainte, nous allons vous rééduquer. Désormais, toute propriété privée est proscrite. L'argent n'existe plus, pas plus que le commerce et les pratiques religieuses. Le Cambodge lui-même ne s'appelle plus ainsi. Notre pays se nomme dorénavant le Kampuchéa démocratique. Soyez prêts à sacrifier vos vies par le travail afin de réaliser les objectifs de l'Angkar. »

Vorn a attendu encore de longues minutes avant de vous autoriser à vous rhabiller. Puis il vous a désigné la dizaine de paysans qui vous observaient avec dédain de l'autre côté de la cour.

« Voici les représentants du *peuple ancien*. C'est le peuple des campagnes. Un peuple pur qui remplit nos dirigeants de fierté. Ces paysans sont des travailleurs acharnés et votre exemple à suivre. À présent, dirigez-vous vers vos baraquements. Pour ceux qui ne trouveront pas de place, mettez-vous au travail. Vous allez devoir les fabriquer vous-même. »

Les soldats vous ont dispersés en brandissant leurs fusils dans votre direction, mais toi tu es resté là, immobile, le regard rivé sur la jeune femme en uniforme qui se tenait deux pas derrière Vorn et Sambaur. Tu as reconnu la crosse nacrée du Colt de ton oncle qu'elle portait à la ceinture. Sa pâleur diaphane, ses yeux noirs en amande, ses cheveux couleur nuit coupés court. Tu as cru faire un malaise, mais c'était juste ton cœur. Il cherchait à se faire un peu plus de place dans ta poitrine, comme si la seule fonction de te maintenir en vie ne lui suffisait plus.

Cette nuit-là et toutes celles qui ont suivi, tu as rêvé d'elle, la fille du gouverneur de province.

Soon.



ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE LE TILLY  
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ  
IMPRESSION

ALICE MARTIN  
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME  
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES  
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2026

